

Albert CAMUS : La Justice selon « La Chute »

- La Justice et le Mal dans *La chute* :

La chute est le récit d'un Juge pénitent qui s'adresse à Amsterdam à un français rencontré dans un bar de la ville. Ce Juge pénitent fut un avocat brillant avant de se repentir de ses succès et de devenir ce qu'il est : un Juge pénitent.

Dans un premier temps l'avocat prenait plaisir à la vie et à sa propre excellence. Sa profession dit-il « enlevait toute amertume à l'égard de son prochain qu'il obligeait toujours sans rien lui devoir. Elle le plaçait au dessus du juge qu'il jugeait à son tour, au-dessus de l'accusé qu'il forçait à la reconnaissance ». Il précise : « ... je vivais impunément. Je n'étais concerné par aucun jugement, je ne me trouvais pas sur la scène du tribunal, mais quelque part, dans les cintres, comme ces dieux que, de temps en temps, on descend, au moyen d'une machine, pour transfigurer l'action et lui donner son sens ».

En règle générale, l'avocat défend son client, mais il est avant tout un auxiliaire de justice qui contribuera à faire triompher la justice. L'avocat de *La chute* ne voit dans l'exercice de sa fonction que le moyen de s'élever au-dessus de la masse des hommes ordinaires et des juges eux-mêmes. Il constate : « les juges punissaient, les accusés expiaient et, moi, libre de tout devoir, soustrait au jugement comme à la sanction, je régnais, librement, dans une lumière édénique ».

L'avocat de *La chute* a une conception cynique de la Justice et arrive à « aimer en même temps, ce qui n'est guère facile, ironise-t-il, les femmes et la Justice ».

A force d'être comblé, l'avocat qui se nomme Clamence, se sentait « désigné », « Désigné personnellement, entre tous pour cette longue et constante réussite ». Cette réussite ne peut être attribuée à ses seuls mérites, elle provient de la volonté d'un décret supérieur. Ce thème de l'élection est propre à bien des religions.

Et dans *La Chute*, les allusions à la religion sont très nombreuses. Il évoque l'enfer, Dante et ses limbes, ce lieu « neutre dans la querelle entre Dieu et Satan », l'agneau (« Il ne suffit pas de s'accuser pour s'innocenter, ou sinon je serais un pur agneau » dit Clamence).

Il évoque le serpent, l'immortalité, le baptême et même le secret. Clamence sous l'effet de la danse et de l'alcool, léger, à l'extrémité de la fatigue, « et l'espace d'une seconde, comprend enfin le secret des êtres et du monde ». Mais ce secret était perdu le lendemain.

La dualité est un thème récurrent aussi dans *La chute*. « L'homme a deux faces, dit Clamence, il ne peut s'aimer sans aimer ».

Avant de juger, il faut connaître les hommes. Le constat de Clamence est sans appel : « La vérité est que tout homme intelligent rêve d'être un gangster et de régner sur la société par la seule violence. Comme ce n'est pas aussi facile que peut le faire croire la lecture des romans spécialisés, on s'en remet généralement à la politique et on court au parti le plus cruel ».

Son jugement sur les femmes ne manque pas d'une judicieuse observation : « nos amies, en effet, ont ceci de commun avec Bonaparte, qu'elles pensent toujours réussir là où tout le monde a échoué ».

Mais pour Clamence, « la question est d'éviter le jugement. Je ne dis pas d'éviter le châtement. Car le châtement sans jugement est supportable. Il a un nom d'ailleurs qui garantit notre innocence : le malheur ».

Pour Clamence la difficulté est dans l'évitement du jugement, il faut faire en sorte que la sentence ne soit jamais prononcée. Mais, remarque t-il avec désespoir, « pour le jugement, aujourd'hui, nous sommes toujours prêts, comme pour la fornication ».

Et Clamence à partir du moment où il appréhende qu'il y a en lui quelque chose à juger et qu'il comprend qu'il y a chez les autres une vocation irrésistible de jugement, va amorcer sa chute. Car le mouvement de ce récit est le mouvement d'une chute, d'un renversement par lequel l'endroit devient l'envers et l'envers devient l'endroit. Par le phénomène de l'intériorisation Clamence fait l'expérience que le haut est comme le bas.

Car Clamence qui se croyait puissant entend soudain rire dans son dos. C'est une vraie manifestation schizophrénique. Il ne se débarrassera pas de ce rire.

Clamence dès lors ne se croira plus ni juste, ni intouchable. Ses certitudes sont bien entamées. A partir de ce moment là, il va fouiller sa mémoire, retrouver des faits oubliés mais qui sont significatifs et vont ébranler sa vie. Enfin il va découvrir ce qui a provoqué ce terrible déclin : il a laissé une jeune femme qu'il venait de croiser, se jeter dans le fleuve et lorsqu'il a entendu le bruit du corps heurtant l'eau, il n'a tenté aucun secours.

Ainsi on commet des fautes et on ne se souvient plus.

L'innocence n'existe pas. Jésus lui-même n'est pas innocent puisque sa naissance a donné lieu au massacre d'enfants morts à sa place. C'est pour ne pas rester seul avec ce poids que le Christ a préféré mourir.

Le gouvernement des hommes s'est érigé en gouvernement des juges.

Clamence dégringole inexorablement. C'est la chute, son ego qui était hypertrophié est jeté aux abîmes, la chute ressemble à celle d'Icare, à cette différence importante près que Clamence ne s'est pas trop approché de la lumière. Il a simplement vérifié qu'il n'y a pas de lumière pour l'homme. Si lumière il y a, elle demeure inaccessible à l'homme.

Clamence qui se jugeait au sommet de ce que peut offrir l'humanité, se découvre tel qu'il est vraiment : misérable et lâche, insupportable de bassesse. Plus Clamence fait preuve de lucidité morale, plus il devient malade. Mais ce Juge pénitent demeure rusé. Il fait son procès sans concession mais c'est pour juger les autres. Dans cette solitude, il découvre l'origine du mal. Nous sommes tous coupables, l'innocence n'existe pas.

La Justice après sa mère :

Il ne faudrait pas croire après avoir lu *La chute*, que CAMUS abandonne tout recours à la Justice et qu'il ne tend pas à une vision morale de l'homme.

C'est un libertaire, et il l'est resté jusqu'à sa mort, reprenant à son compte quelques jours avant son fatal accident, la phrase du philosophe Alain : « Le pouvoir rend fou ».

Il s'interroge contre l'attentisme du Pape pendant la guerre d'Espagne et pendant la Seconde Guerre Mondiale. La modération du Pape à cette époque lui apparaît comme la plus haïssable de toutes, celle du cœur. « Non, dit-il, les chrétiens des premiers siècles n'étaient pas des modérés. Et l'Eglise aujourd'hui devrait avoir à tâche de ne pas se laisser confondre avec les forces de conservation ».

Et ce libertaire va tout naturellement examiner la Justice sous l'angle de la liberté. L'antinomie d'emblée est apparente : « La liberté absolue raille la justice. La justice absolue nie la liberté ».

En effet, la liberté absolue c'est le droit pour le plus fort de dominer, tandis que la justice absolue passe par la suppression de toute contradiction : elle détruit la liberté.

Pour CAMUS « on confie la justice à ceux qui, seuls, ont la parole, les puissants ». Mais heureusement il ajoute : « aucun homme n'estime sa condition libre, si elle n'est pas juste en même temps, ni juste si elle ne se trouve pas libre. La liberté, précisément, ne peut s'imaginer sans le pouvoir de dire en clair le juste et l'injuste ».

Camus qui approuvait MOUNIER qui affirmait que le pouvoir quelle que soit son origine et quelle que soit sa forme, tend au despotisme, ne pouvait concéder l'exercice de la justice aux puissants. Il s'agit là de la justice sociale non de la Justice métaphysique. Mais faut-il les éloigner, voire les opposer. Est-ce que promouvoir la Justice ne consiste pas aussi à contribuer à la justice sociale. A l'inverse, peut-on promouvoir la justice sans toucher au fondement d'une tyrannie meurtrière ? Certains répondront oui, mais pour CAMUS, la démocratie est d'abord l'usage de la « modestie ».

« Nous désirons la conciliation de la justice avec la liberté... Nous appelons justice un état social où chaque individu reçoit toutes ses chances au départ et où la majorité d'un pays n'est pas maintenue dans une condition indigne par une minorité de privilégiés... Et nous appellerons liberté un climat politique où la personne humaine est respectée dans ce qu'elle est encore, dans ce qu'elle exprime... Notre idée est qu'il faut faire régner la justice sur le plan de l'économie et garantir la liberté sur le plan politique ».

CAMUS, au sortir de la Résistance, au moment où il dirigeait *COMBAT* fit cette déclaration : « Le Paris qui se bat ce soir veut commander demain. Non pour le pouvoir, mais pour la justice, non pour la politique, mais pour la morale, non pour la domination de son pays, mais pour sa grandeur ».

CAMUS ne croyait pas au réalisme politique qui n'a d'autre but que de vaincre et non convaincre.

Camus n'a aucun respect pour un Absolu qui serait contraire à la vie.

Dans son discours de Stockholm il dit que la vérité est « mystérieuse, fugace, toujours à conquérir ». Il a conscience de la pluralité, de la plurivocité des significations de la vérité. Platon disait qu'il fallait aller à la Vérité de toute son âme, pour Camus la vérité est une obligation qui peut être douloureuse et qui n'est pas forcément récompensée.

Absolu doit être le respect que l'on a pour la vérité, précisément parce qu'on ne peut pas l'atteindre aussi ; elle est dans l'absolu.

La justice pour CAMUS était aussi le rejet du mensonge. Sa dénonciation du mensonge était exigeante, pathétique. Du bilan de *COMBAT* il dit : « au moins nous n'avons pas menti ». Car derrière le mensonge, l'idée de l'imposture est importante. « Etre un homme, c'est réduire au maximum sa part de comédie » écrit André MALRAUX dans *La condition humaine*.

On se montre autre que l'on est pour se cacher de ce que l'on est. Personne n'a mieux que Clamence, pour revenir à *La chute*, traduit son obsession de l'imposture d'un bout à l'autre de sa vie, par les silences volontaires quelquefois, par les fuites dans le théâtre, par les jeux, par la méfiance qu'il avait de lui-même, par le doute qu'il avait sur le mérite de sa célébrité.

Tout le monde connaît la réponse célèbre de CAMUS après avoir reçu son Prix NOBEL, à un jeune Algérien qui lui reprochait de ne pas aider la cause du FLN qui était pour lui des actes de guerre relevant de la Justice : « je préfère ma mère à votre Justice ».

C'est la phrase clé de Camus. Elle s'éclaire encore mieux après la lecture de son livre posthume *Le premier homme*. Le récit, littérairement dense et coloré, constitue un document sociologiquement intéressant : comment vivait une famille française de condition ouvrière, modeste à Alger de 1913 à 1940. La pauvreté y est durement présente, mais le centre du livre c'est la mère. Elle est à la fois la blessure et le mystère. Elle ne sait ni lire, ni écrire, elle parle peu. C'est pourtant pour elle, qu'Albert CAMUS écrit. Le plus terrible n'est pas la pauvreté mais ce manque de communication, d'échange naturel et tendre, de compréhension d'esprit, un partage dans l'entendement et les sentiments.

Albert CAMUS dans *Le premier homme* cherche à saisir, dans l'amertume et la profondeur ce quelque chose qui lui a manqué. On sent une douleur dans ce livre, celle de la conscience tragique de l'évidence de l'oubli, de l'immense oubli, de l'effacement de toutes ces existences anonymes qui constituent sa famille, perdues dans la terre ingrate.

Tuer des innocents dans des attentats aveugles ne saurait en aucune manière pouvoir être considéré comme œuvre de justice. Comme le préconisait Albert CAMUS, pour faire dignement notre métier d'homme, il faut ressembler à Sisyphe heureux. Mais les hommes n'y arrivent jamais et sont tentés de chercher partout dans le passé et dans l'idée de justice, les mythes identitaires qui leur donnent des raisons de vivre mais le plus souvent, de mourir.

Christian Saint-Paul

